

4 SEPTEMBRE > ROMAN Espagne

La création du monde

Actes Sud publie *Confiteor* du Catalan **Jaume Cabré**, un chef-d'œuvre.



Il y a la rentrée littéraire. Ce qui en est lu, discuté, retenu ou oublié. Il y a la déferlante de romanesque en barres et en packs, de luxe ou low coast, d'ici et d'ailleurs, le buzzant, le branché, le brûlot. Il y a les bijoux indiscrets et les perles sauvages, le cristal et la pacotille ; c'est la rentrée

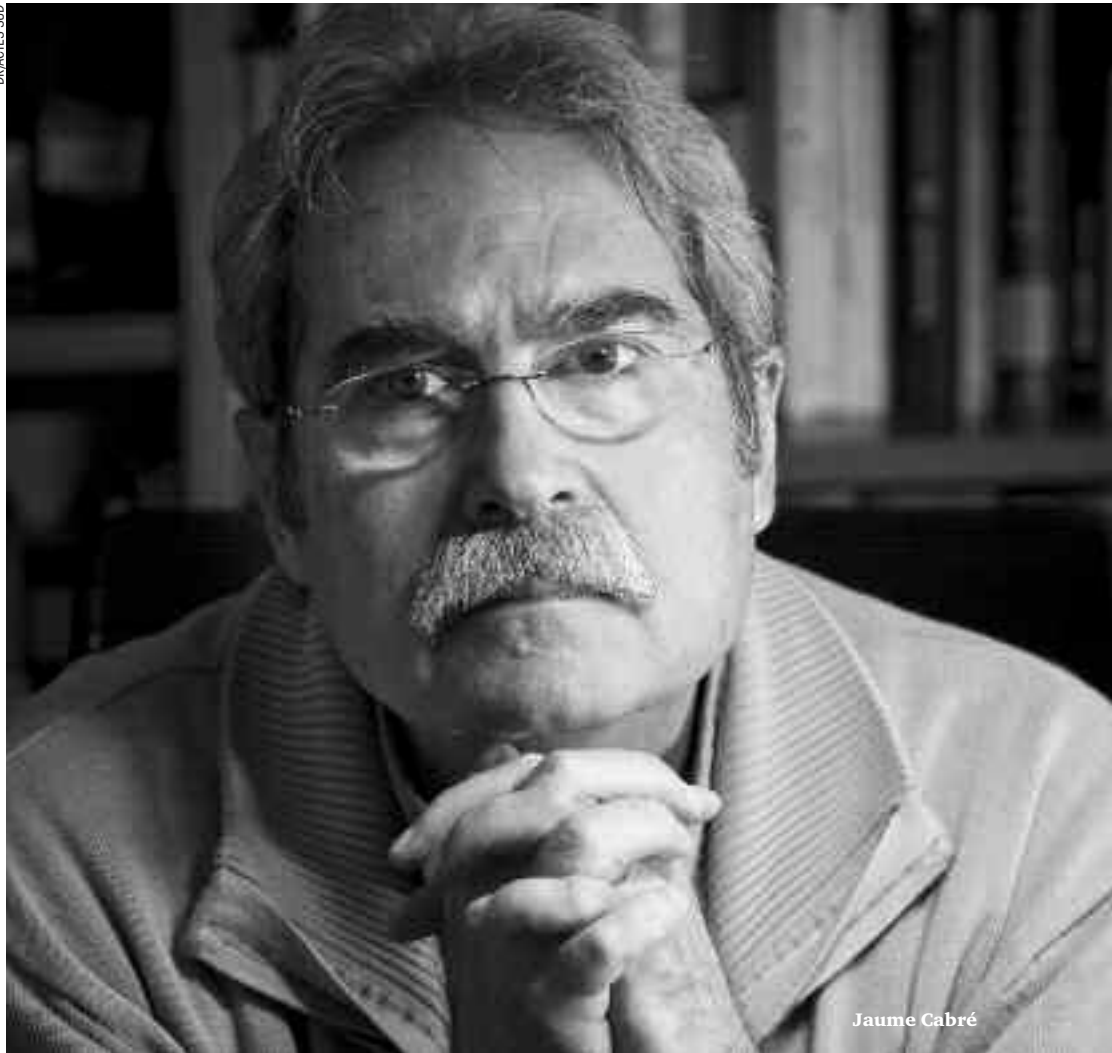
littéraire. Et puis il y a la littérature.

Parce que, qu'on se le dise, il existe en Europe des gens qui, pour être des auteurs (comme ils sont appelés sur les listes de prix et dans les catalogues), sont aussi des écrivains. Jaume Cabré est un écrivain. Il fait de la littérature. Sept ans de travail, sept cents pages, un titre en latin et au diable les varices.

De ce dont il retourne, dans ces sept cents pages, nous ne pourrions malheureusement que le résumer de manière tout à fait fallacieuse. On peut néanmoins dire que le narrateur s'appelle Adrià Ardevol y Bosch, et qu'il entreprend de raconter sa vie depuis ses plus lointains souvenirs jusqu'au dernier éclair de sa conscience malade – car bientôt, tout souvenir et toute pensée disparaîtront, et c'est dans l'urgence qu'il consigne le récit destiné au grand amour de sa vie, Sara. Se déploient alors les dimanches longs et ennuyeux d'une enfance silencieuse, entre une mère dure et mutique et un père passionné de trafic d'œuvres d'art et d'antiquités précieuses, dimanches employés à apprendre le violon ainsi qu'une bonne douzaine de langues, telles que le néerlandais ou l'araméen. L'enfant devient adolescent plein de révolte, ami fidèle du virtuose Bernat, et amoureux transi de la douce et mystérieuse Sara. Puis il sera érudit, philosophe. Il connaîtra tout ce qu'une vie humaine offre de joies et de peines, il se heurtera à tous les secrets qui sous-tendent les premières et les secondes. Surtout, il racontera, inlassablement : les rêves, les secrets, le passé et le présent.

Car il ne s'agit pas seulement de l'histoire d'Adrià Ardevol aux prises avec les fautes des générations. Il s'agit de l'histoire de toute l'Europe, depuis les siècles des siècles, une Europe pleine de tourmentes et d'aventures, une Europe qui s'installe dans les objets anciens et dans les massacres présents, une Europe qui se livre comme un roman d'aventures et qui révèle ses sanglants fondements. Les objets parlent. Les morts parlent. Les vivants leur répondent. L'Inquisition

DR AGNES SUD



Jaume Cabré

converse avec Auschwitz, la vindicte villageoise fabrique des violons incroyables, et dans un monastère en ruine comme dans un hôpital de sa-

D'une phrase à l'autre, le lecteur se trouve propulsé aux quatre coins du continent et de son histoire, tour à tour ému ou inquiet, jamais indifférent.

vane résonnent les questions du récit, de la vérité, de la faute et du pardon... D'une phrase à l'autre, le lecteur se trouve propulsé aux quatre coins du continent et de son histoire, tour à tour ému ou inquiet, jamais indifférent. Et parfois il n'a d'autre choix que de lever le regard, ébloui.

De quoi nous parle Jaume Cabré ? De tout ce qu'il veut. Il fait de la littérature. Il est libre, il est demiurge. Adrià appelle sa bibliothèque « la création du monde » : c'est en effet ainsi que cela se passe. Il existe en Europe aujourd'hui des gens qui affirment que la littérature a ce pouvoir. Et il existe des éditeurs (Christian Bourgois pour les trois premiers romans, et cette fois Actes Sud) pour se charger de transmettre cette foi. C'est tout de même autre chose qu'une rentrée littéraire.

FANNY TAILLANDIER

Jaume Cabré

Confiteor

ACTES SUD

TRADUIT DU CATALAN
PAR EDMOND RAILLARD

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 26 EUROS ; 778 P.

ISBN : 978-2-330-02226-6

SORTIE : 4 SEPTEMBRE



9 782330 022266

28 AOÛT > PREMIER ROMAN France

S'en fout la mort

Laure Adler entremêle plusieurs destins de femmes dans un roman générationnel, *Immortelles*.

La narratrice du premier roman de Laure Adler vit seule dans une maison de campagne isolée. Elle a construit « une sorte de cage mentale », y a « emprisonné des souvenirs, des émotions, des perceptions ». Voici une femme qui a passé son enfance et son adolescence en Afrique, a été vendeuse de chaussures dans un magasin du Quartier latin, a suivi les cours d'un Gilles Deleuze – semeur d'élan, d'énergie et de désir – qui disait ne pas croire aux mots. Une femme qui se souvient de ses amies. De Suzanne, de Judith et de Florence, qui ont toutes trois souffert de l'absence du père, ont eu peur « de leur force, de leur énergie », mais ont quand même avancé dans l'existence vaille que vaille. Suzanne est discrète, a « la beauté des filles qui ne le savent pas » et une mère infirmière de nuit. Elle a été douée pour la gymnastique, standardiste dans une clinique, maltraitée par un amant espagnol. Née en Argentine, Judith, elle, a eu

une mère résistante. Eprise de tango, elle a été marquée par *Tristes tropiques* puis a suivi les cours de Julia Kristeva qui parlait merveilleusement de Saussure. Fille d'une mère pas vraiment dans le présent, Florence, enfin, a eu très tôt le goût de disparaître. Adolescente aux yeux bleu violet, elle volait dans les magasins. Jeune fille, elle se laissait entraîner dans les paradis artificiels.

Suzanne, Judith et Florence allaient devenir inséparables, s'aider et affronter les tempêtes du mieux possible. Mais non sans vaciller ou en baver. Ces femmes à la fois si proches et si différentes, Laure Adler les suit tour à tour au long d'un volume où l'on croise notamment Ernesto Sabato, Maurice Béjart, Pierre Boulez ou Georges Perec. *Immortelles* raconte leur jeunesse, leurs rêves, le poids familial qu'elles traînent toutes, leurs amours. Et peint une génération qui ne pensait pas à la mort. Au risque de devoir un jour déchanter. ALEXANDRE FILLON

Laure Adler

Immortelles

GRASSET

TIRAGE : 27 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 368 P.

ISBN : 978-2-246-80901-2

SORTIE : 28 AOÛT



9 782246 809012

28 AOÛT > PREMIER ROMAN France

A Kaboul, elle déboule

Dans Kaboul, Babylone moderne, une femme qui aime trop les hommes en armes à la rencontre de sa vérité. *Aime la guerre !*, premier roman de Paulina Dalmayer, fait preuve d'une belle ambition.

Il y a des premiers romans, beaucoup en vérité, qui sont pour leurs auteurs comme autant de « visites de contrôle » à la sortie de l'adolescence. D'autres, sont autant de copies de bons élèves béats devant leur maîtrise précoce de la post-modernité littéraire. Certains enfin, attestant avec douleur et maîtrise du « le vivace et le bel aujourd'hui », pourraient aussi bien être premier ou ultime roman ; ils sont à eux seuls un monde, le nôtre. Les jurés Goncourt ne s'y étaient pas trompés lorsqu'ils récompensèrent aussi bien Jonathan Littell qu'Alexis Jenni.

Souhaitons donc que la curiosité des dix sages de chez Drouant les amène à prêter toute l'attention qu'il mérite au coup d'essai romanesque de Paulina Dalmayer, *Aime la guerre !*. En près de six cents pages, l'impétante, Polonaise arrivée en France après la chute du Mur, journaliste pour *Causeur* aussi bien que pour plusieurs titres de son pays d'origine, dynamite avec rage les règles de bienséance en vigueur dans le paysage littéraire contemporain. Son livre a bien plus qu'un sujet :

un personnage et un pays, des paysages, de la chair, des désirs, et la guerre au milieu qui affole les sens. Ce serait donc l'histoire d'une jeune femme, Hanna, qui part pour l'Afghanistan. Comme chez Kessel (qu'elle cite et auquel on ne cesse de penser, pour cette belle gueule d'aube blafarde qui traverse le livre), le journalisme un « pré-texte », le rideau ouvert sur la scène de sa vie. Elle aspire à de grands désordres Kaboul, pandémonium tragique et fascinant, la comblera. Elle y fera la connaissance de deux hommes, Robert et Bastien, moitié espions, trois quarts mercenaires et tout à fait trafiquants, dans un pays où l'illicite est une ontologie. Hanna devra aller au bout de sa fascination pour les hommes en armes et les mondes qui basculent afin de trouver peut-être quelque chose comme une consolation, une résolution.

Paulina Dalmayer (qui sait qu'écrire « roman » sur la couverture de son livre est une politesse faite au lecteur...) mène son affaire de main de maître. Et les guerres dont il est ici question sont autant celle d'Afghanistan, que celle qu'une femme mène sur la ligne de front de ses désastres intérieurs. Et là non plus, il ne sera pas fait de prisonniers. OLIVIER MONY

Paulina Dalmayer

Aime la guerre !

FAYARD

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 24 EUROS ; 592 P.

ISBN : 978-2-213-67216-8

SORTIE : 28 AOÛT



9 782213 672168

4 SEPTEMBRE > RÉCIT France

Vivre debout, écrire couché



C'est un art poétique. Un genre en soi qui serait assez le nôtre à nous, lecteurs, qui n'ignorons pas qu'il n'y a nulle part plus de vie, plus de secrets, de colères et de joies terribles que dans une

bibliothèque bien fournie. Pour Dany Laferrière, vivre debout, c'est d'abord lire et écrire couché. Le pyjama, autant que le stylo, est son outil de travail, son habit de lumière. Dans *Journal d'un écrivain en pyjama* que Grasset fait paraître en France en cette rentrée (après une publication initiale au Québec en février dernier), il passe à confesse comme un employé méritant passerait à la compta pour toucher une prime bienvenue. Il faudrait, pour bien faire, pour rendre compte de l'extrême vivacité de son style qui chez lui est comme une pensée incarnée, en action, citer chacun des 182 « conseils à un jeune poète » qui composent le volume. Tout y passe en effet, de l'éblouissement premier jusqu'aux conditions d'un exercice serein du métier d'écrivain. Tout se mélange aussi dans une soumission bienheureuse aux exigences de la littérature, c'est-à-dire dans une confusion savamment entretenue entre les grâces de la lecture et celles de l'écriture. Bien sûr, au fil des pages et des « préceptes », Laferrière signe une

reconnaissance de dettes à ceux qui ont rendu son chemin possible. Sous réserve d'inventaire plus complet, on notera combien Ovide, Voltaire, mais aussi Borges, Garcia Marquez, Capote ou Philip Roth semblent avoir éclairé (et continuer à le faire) son chemin. La soixantaine alerte (même si un peu ensommeillée, pyjama oblige), l'auteur y déploie comme jamais un talent où l'humour et l'observation minutieuse du réel comme de son étrangeté quotidienne composent le portrait chinois d'un écrivain résolument maître de ses moyens. On retrouvera dans ces fugues en mode faussement mineur quelque chose de l'érudition qui faisait tout le prix du *Pourquoi lire ?* de Charles Dantzig chez Grasset (2010), qui est par ailleurs l'éditeur français de Dany Laferrière. En littérature aussi, il n'y a pas de hasard. Juste des rendez-vous.

O. M.

Dany Laferrière

Journal d'un écrivain en pyjama

GRASSET

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-246-80768-1

SORTIE : 4 SEPTEMBRE



9 782246 807681

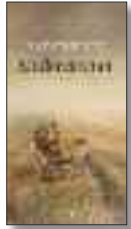


Dany Laferrière

21 AOÛT > ROMAN France

Le chant des enfants morts

Valentine Goby ose mettre en roman l'innommable, sans pathos aucun.



De nos jours, face à des lycéens, une vieille dame, Suzanne Langlois, tente de raconter l'horreur telle qu'elle l'a vécue – un an de déportation au camp de Ravensbrück –, afin que les jeunes générations ne deviennent pas amnésiques. « Devoir de mémoire » est une expression un peu galvaudée, mais qui prend ici tout son sens. Sauf que Suzanne, à un moment, submergée par l'émotion, ne sait plus si elle aura encore la force d'accomplir cette ultime mission. Et à quoi bon ? Alors, comme pour se remobiliser, elle va redevenir Mila, la jeune résistante de la rue Daguerre, à Paris, arrêtée en avril 1944, internée à Fresnes puis transférée en Allemagne.

A Ravensbrück, dans le Mecklembourg, une espèce de Sibérie prussienne baignée par la Baltique. Il y fait couramment - 20 °C. « L'hiver, c'est un truc de nazi », se disaient entre elles les déportées, puisque ce camp était réservé aux femmes. Et aux enfants de celles qui y arrivaient enceintes, ce qui est le cas de Mila. Elle tente de dissimuler son état le plus longtemps possible, y compris à ses compagnes d'infortune, Lisette, Teresa la Polonaise ou Georgette la prof de maths. Mais son corps, bientôt, la trahit. Elle va



donc devoir accoucher à Ravensbrück, dans l'infirmerie sommaire prévue à cet effet. Et puis, elle partagera son sort avec son fils, James ou Sacha, ou Sacha-James, peu importe, jusqu'au 24 avril 1945. A l'approche de l'Armée rouge, les nazis « libèrent » leurs captives et s'enfuient. Lorsqu'il aura 21 ans, l'âge de la majorité en ce temps-là, Mila révélera à Sacha-James toute la vérité sur ses origines. Que l'on ne dévoilera pas ici, naturellement.

Pour un écrivain, le sujet de *Kinderzimmer* est particulièrement difficile, voire casse-cou. Comment raconter l'innommable sans tomber dans le déjà-lu, l'anecdotique ou le pathos ? Valentine Goby, qui a du talent, de la ressource et de la puissance, parvient parfaitement à éviter tous

ces écueils, et s'en tire par le haut. Elle donne la parole à ses héroïnes, à propos de ce qu'elles ont de plus fondamental : leur corps. Et elle montre que, face à la barbarie et à l'abjection, un être humain peut conserver sa dignité, sa liberté dans sa tête, voire son humour. Les femmes de Ravensbrück, par exemple, s'amusaient à retranscrire phonétiquement les mots allemands qu'elles parviennent à identifier...

Le roman est souvent grave. Le typhus frappe, les deuils s'accumulent (Lisette, Georgette...). Mais il est aussi riche de fort beaux passages : quand, le 14 juillet, les Françaises murmurent une *Marseillaise* clandestine, la bouche fermée, comme le refrain du *Chant des partisans*. Ou quand le fils de Mila bénéficie d'une bouleversante chaîne de solidarité : mis au monde avec l'aide d'une Schwester allemande, allaité par une Russe qui a perdu son propre enfant, réchauffé par presque toutes. C'est un peu un bébé collectif, un espoir, un symbole. Et c'est cela le message que Mila, redevenue Suzanne, a fait passer à son fils, Sacha-James, et qu'au finale elle ira porter aux lycéens, afin que nul ne puisse dire : « Je ne savais pas. » **JEAN-CLAUDE PERRIER**

Valentine Goby

Kinderzimmer

ACTES SUD

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-330-02260-0

SORTIE : 21 AOÛT



9 782330 022600

29 AOÛT > ROMANS France

L'air de la guerre

Dans leurs nouveaux romans, Etienne de Montety et Jean Hatzfeld reviennent tous deux sur la guerre en ex-Yougoslavie.



La guerre en ex-Yougoslavie est le cœur bouillonnant des nouveaux romans que signent Etienne de Montety et Jean Hatzfeld sous la couverture blanche de Gallimard. Dans *La route du salut*, elle permet aux protagonistes de se rencontrer, alors que dans *Robert Mitchum ne revient pas*, elle les sépare. Avec maîtrise, le directeur du *Figaro littéraire* met tour à tour en scène deux hommes qui font la guerre pour des raisons différentes : Joss Moskowsky et Fahrudin Hamzic. Garçon au

look de bad boy londonien, à l'air sauvage et aux manières brutales, Joss a grandi dans la périphérie de Troyes avec des parents communistes. Jeune homme, il a fumé du shit, écouté du punk, regardé à la télévision le concert de soutien à Nelson Mandela et entendu parler d'une possible union de l'Europe.

Un ami musulman lui a ensuite ouvert d'autres horizons. Ce qui l'a amené à rejoindre une organisation dont les militants sont barbus, à quitter Paris, passer par l'Autriche et la Slovaquie. A se rebaptiser Bilal « pour la grandeur d'Allah ». A croire qu'en Bosnie l'islam vaincra par les armes... Quant à Fahrudin, il a vécu jusqu'à l'âge de 10 ans dans un petit village de montagne en Bosnie avant de s'installer en France, à Rouen, où il est devenu serveur dans un bar. Avant qu'il ne se décide à entrer dans la Légion étrangère et ne parte retrouver un pays transformé en un « échangeur routier », en une « ruche ». Pays où il va rejoindre le front à la tête d'un commando chargé d'effectuer des coups de main chez l'ennemi...

Ancien journaliste de *Libération*, Jean Hatzfeld, lui, est à son meilleur quand il entraîne le lecteur sur les pas de Vahidin et Marija. Ils sont fiancés, habitent à Ilidza dans la banlieue de Sarajevo, portent les trois couleurs de l'équipe yougoslaves : rouge, bleu, blanc. A quatre mois des jeux Olympiques de Barcelone, ces deux athlètes de haut niveau qui pratiquent le tir de précision ne tiennent plus en place. Mais à Sarajevo, bombardements et coups de feu démarrent. A la radio, on

parle de massacres dans la région de Focan sur la Drina.

Vahidin est musulman, Marija serbe. Venu à Sarajevo où il a accompagné sa mère et ses sœurs, Vahidin s'y retrouve bloqué. Son ami Safet veut l'enrôler dans une brigade et lui demande de l'aider à lutter contre les snipers serbes. Alors que Marija se voit mandatée de son côté pour tenir à distance, en ligne de mire, les musulmans, et reste avec leur chien, Robert Mitchum, dont le long museau noir respire la malice... De manière très différente et complémentaire, Montety et Hatzfeld proposent chacun un regard et une plongée dans la guerre. Avec sa folie meurtrière, le rythme qu'elle impose, sa manière de coloniser ceux qui la font ou la subissent. **AL. F.**

Etienne de Montety

La route du salut

GALLIMARD

TIRAGE : NC

PRIX : 18,90 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-07-013444-1

SORTIE : 29 AOÛT



9 782070 134441

Jean Hatzfeld

Robert Mitchum ne revient pas

GALLIMARD

TIRAGE : 12 000 EX.

PRIX : 17,90 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-07-014218-7

SORTIE : 29 AOÛT

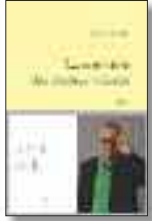


9 782070 142187

21 AOÛT > ROMAN France

Le trésor de Nikodime

Comment un moine fou a sauvé 42 chefs-d'œuvre de l'Eglise russe des griffes du NKVD.



Dès la Révolution de 1917, le nouveau pouvoir des Soviets s'en est pris à l'Eglise orthodoxe, accusée d'in-time collusion avec l'ancien régime des tsars. Non sans raison : en Russie, de tout temps,

le goupillon a fait allégeance au sabre, jusqu'à aujourd'hui et à Vladimir Poutine. Fermetures d'églises et de couvents, persécutions des religieux, saccages, pillages furent légion, ordonnés au plus haut niveau de l'Etat, et mis en pratique par le NKVD, ancêtre du sinistre KGB, dont les nervis firent preuve d'une impitoyable efficacité. Mais la religion était si chevillée au corps et à l'âme des Russes, le patrimoine de leur Eglise si riche, notamment les icônes, et réparti dans tant de lieux de culte, que l'éradication de « l'opium du peuple » et la confiscation de ses trésors ne s'est pas faite en un jour.

C'est pour cela qu'en 1937, lorsque débute le roman de



Metin Arditi

J.-F. FAGU/GRASSET

Metin Arditi, le camarade Staline peut encore lancer une grande campagne de destruction massive. Dans la région de Leningrad, près du lac Ladoga, un certain Nikodime Kirilenko, un ermite, va, dans des circonstances rocambolesques, devenir le sauveur d'une partie des chefs-d'œuvre des églises alentour. Ce Nikodime est un drôle de paroissien, un colosse au passé trouble, brutal, lubrique mais habité de la foi du pécheur. Il accueille à ses côtés quelques-uns de ses frères persécutés, crée une modeste communauté, la Petite Jérusalem, qui va devenir un foyer de résistance aux bolcheviques. Sous le nom de Confrérie des moines volants, ces acrobates d'un genre nouveau vont soustraire aux pillards du gouvernement pas moins de 42 œuvres d'art sublimes, que leur chef dissimule dans un endroit connu de lui seul, consigné sur un carnet. Mais la pression policière s'accroît, la communauté n'est plus sûre. Après avoir succombé au démon de la chair avec la belle Irina, Nikodime dissout la Confrérie, incendie la Petite Jérusalem, et se livre aux autorités. Torturé avant de

se suicider, il ne parlera pas. Courage qui lui vaudra d'être salué comme martyr par l'Eglise russe en 2002.

L'histoire est authentique. Le livre pourrait s'arrêter là et le lecteur serait déjà enchanté. Mais Metin Arditi, écrivain franco-turc généreux et spécialiste des sujets romanesques puisés dans le passé, n'en avait pas encore fini. Dans une seconde partie, qui se déroule en 2000, il va nous raconter comment le trésor de Nikodime a pu être retrouvé, après bien des péripéties dues aux caprices du destin. Irina, l'amante de Nikodime, a eu un fils de lui. Passée en France avec ses secrets avant de retourner en URSS où elle est morte en 1958, elle l'y a laissé. Il s'appelait André (en fait Andreï) Marceau, était menuisier. A sa mort, son fils Mathias, photographe spécialisé dans les portraits de top-modèles, découvre toute une part de son passé qu'il ignorait : son père était d'origine russe, il était orthodoxe et pieux, et il avait conservé le carnet de Nikodime. Aidé de Polia, une journaliste de Saint-Petersbourg, Mathias va se métamorphoser en vrai petit Indiana Jones. C'est brillant, rondement mené, et tout se termine bien : les trésors sauvés par Nikodime s'admirent aujourd'hui au musée de l'Ermitage. J.-C. P.

Metin Arditi

La confrérie des moines volants

GRASSET

TIRAGE : 20 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 352 P.

ISBN : 978-2-246-80439-0

SORTIE : 21 AOÛT



9 782246 804390

22 AOÛT > ROMAN France

Banlieue blues

Une histoire de jeunesse, d'amitiés viriles et de trahison, dans la France de la fin des années 1950.



Après un premier roman aussi magistralement réussi que *Le retour de Jim Lamar*, distingué par *Livres Hebdo* puis par toute la presse, et qui a reçu pas moins de douze prix littéraires depuis sa parution (en 2010 chez Liana Levi, repris dans sa collection de poche « Piccolo »), on attendait impatiemment la suite de l'œuvre de Lionel Salaün. Lequel a bien fait de prendre son temps pour peaufiner : l'écriture de *Bel-Air* est impeccable. Pour le reste, le roman est à la fois différent du premier, tant mieux, et fidèle à l'univers de Salaün, tant mieux aussi. *Bel-Air*, c'est une histoire de garçons, dans une cité prolo des environs de Chambéry, en 1956. C'est aussi le nom du bistrot que tient la famille Lecreux, les parents et leur fils Gérard. De parfaits beaufs, façon Cabu. Mais Gérard fait partie de la bande de Franck Jakubowicz, alias Jacky le Polak, le narrateur, c'est même son ami. Du

moins au début. Les autres, Roger le footex (qui deviendra assureur !), Antoine l'accro de moto (qui séduira et épousera la jolie Chantal), Serge, grand amateur de cuisine et de poulettes, ne sont que des potes.

Mais voilà, la France, depuis quelque temps, est en train de s'embourber dans le guépier algérien, où se déroulent ces fameux « événements » qui finiront par devenir une sale guerre. Dans la cité, il y a bien sûr des Algériens, et des gros cons racistes, sympathisants de l'OAS. Dont les Lecreux, et même Gérard, un temps. Erreur de jeunesse. Mais Franck ne lui pardonnera jamais vraiment ce dérapage.

Heureusement pour lui, à un bal du 14 Juillet, il rencontre Cathy, la fille du directeur du service des hypothèques, un rupin. En dépit de sa médiocrité sociale (il survit de petits boulots minables), de son laconisme, le garçon ne déplaît pas (euphémisme) à la belle. De rendez-vous clandestins en flirts de plus en plus poussés, c'est même le grand amour, le premier. Quand Franck est appelé par l'armée et affecté en Algérie, Cathy se donne à lui, en lui jurant : « Je t'at-

tendrai. » Mais lui, bien qu'il n'ait pas lu Boris Vian, préfère se faire la belle. Dénoncé (mais par qui : Gérard ou un autre ?), cette désertion assortie d'une tentative de hold-up lui vaudra quinze ans de taule.

Pendant ce temps-là, le Bel-Air, que Gérard avait, à la mort de son père, modernisé dans le goût US (néon, juke-box, flipper et tutti frutti), a périclité, tout comme la cité. Les deux amis s'y retrouvent pour une explication nostalgique, le corps du roman se déroulant, lui, tout en flash-back.

Original, *Bel-Air* plus mélancolique que le nerveux *Le retour de Jim Lamar*. Mais original et bien foutu. On dirait un peu une reprise française d'*American Graffiti* par Michel Delpech, du genre *Tu me fais planer*. Franck, lui aussi, a été un moment « le roi du bal » : mais où sont les Cathy d'antan ?

J.-C. P.

Lionel Salaün

Bel-Air

LIANA LEVI

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 17,50 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-86746-689-2

SORTIE : 22 AOÛT



9 782867 466892

29 AOÛT > ROMAN France

Déviissage



Parce qu'un roman d'**Alain Julien Rudefoucauld**, c'est d'abord un phrasé, le plus simple et le plus éloquent est encore de le citer. « Elle me conspue de sa parole, j'en prends de tous les côtés, que

j'ai la tête escagassée, le foie en compote, les poumons foutus, que j'ferais mieux d'être suivi, heureusement qu'elle était là quand ça a viré capilotade (de quoi elle cause ?), déjà que j'allais mal, ben ça empire, je bats la campagne, ma culotte pue le chien côté santé mentale, tout ça d'une traite, à coups de massue, pire, du lapidaire, du caillou verbal, bien face à face, de profil aussi. » Voilà comment Monsieur Martin, narrateur d'*Une si lente obscurité*, rapporte une des premières discussions avec sa sœur aînée Rosy, « l'Harpiesœur » comme il l'appelle, lorsqu'il arrive chez leurs parents à Limoges où il n'a pas mis les pieds depuis plusieurs années. Les retrouvailles avec la frangine et la mère sont plutôt tendues. Mais difficile à ce moment-là de savoir ce qui relève de la simple mésentente exaspérée ou des premiers signes d'une légère altération du comportement. Le père, après un malaise, fait des allers-retours entre l'hôpital et la maison. Le fils, lui, s'installe à l'hôtel, fréquente les prostituées du coin, emprunte la 403 décapotable de « Papa ». Et, en sept chapitres, de « Encore un peu de jour » à « Nuit », s'enfonce dans l'obscurité.

Dans *Le dernier contingent*, prix France Culture-Télérama 2012, qui paraît simultanément en poche dans la collection « Souple », Alain Julien Rudefoucauld amplifiait sans souci naturaliste les voix de six adolescents embarqués dans une épopée tragique. Là, il s'installe dans la conscience dérivante d'un seul personnage, « Bibi », l'homme qui « marmonne ». Il en invente la langue faite de vociférations intérieures, d'auto-encouragements (« Alleï »), de commentaires non censurés. Le romancier, auteur de théâtre, la fabrique en greffant du trivial et du relevé, du désuet et du familier, du régional (le picard de Laon) et du vieille France, et les pensées du héros s'expriment dans leur propre syntaxe forte en goût. On progresse lentement dans ce livre qui évoque certains textes de Christian Prigent, car comme dans un esprit qui s'égare, il y a peu de silence et de respiration. « Je vais encore avoir partout des idées dans la tête », s'inquiète Monsieur Martin. V. R.

Alain Julien Rudefoucauld

Une si lente obscurité

TRISTRAM

TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 21,50 EUROS ; 320 P.
ISBN : 978-2-907681-98-8
SORTIE : 29 AOÛT



29 AOÛT > ROMAN France

L'amour des lettres muettes

Laura Alcoba se remémore comment, vers l'âge de 10 ans, elle a dû se familiariser avec cette nouvelle langue aux voyelles qui ne s'entendent pas.



Tu partiras en France dans deux ou trois mois, lui promettait-on. La France où s'était réfugiée sa mère, son père militant politique était, quant à lui, en prison. C'était l'Argentine d'avant l'élection de Raúl Alfonsín en 1983 – la dictature et une traque impitoyable contre quiconque s'opposait au régime. La petite Laura voyait l'exécution de la promesse de rejoindre sa mère perpétuellement ajournée. Entre-temps, la fillette de 8 ans prend des cours de français. Noémie, son professeur, lui apprend à lire des textes où tous les chiens s'appellent Médor, et tous les chats Minet. Ce qui la fascinait, c'étaient ces nouveaux sons : des r très humides, des nasalisation fort exotiques, et surtout des e muets. A 10 ans Laura quitte La Plata, enfin, pour la France.

Après *Les passagers de l'« Anna C »*. (Gallimard, 2012), où elle relatait l'apprentissage par ses parents de la révolution sous l'égide du « Che », Laura Alcoba poursuit une œuvre romanesque aux sources de son histoire personnelle. L'auteure d'ori-

gine argentine signe avec *Le bleu des abeilles* un livre où est encore plus prononcée la veine autobiographique, puisqu'il s'agit de souvenirs de son arrivée en France et de sa relation intime avec cet idiome d'adoption qui fera partie intégrante de son identité d'écrivaine. Au lieu d'être à Paris, c'est au Blanc-Mesnil qu'elle débarque. Laura habite cité de la Voie-Verte, une espèce de « quartier latin », peuplée de Portugais, d'Espagnols « et même des Français », « juste à côté de l'Afrique du Nord et du Sahel », la cité des Quinze-Arpents. De la correspondance avec son père emprisonné, dans laquelle elle commente *La vie des abeilles* de Maurice Maeterlinck, aux *Fleurs bleues* de Queneau qu'elle emprunte à la bibliothèque (à cause de la jolie succession des trois voyelles), c'est bien plus que la chronique de l'appropriement de la langue qu'écrit Laura Alcoba. Mille autres anecdotes sur l'immersion dans le système éducatif de la République dessinent en creux le portrait d'une France des étrangers et des immigrés pas tout à fait intégrés.

SEAN J. ROSE

Laura Alcoba

Le bleu des abeilles

GALLIMARD

TIRAGE : NC
PRIX : 15,90 EUROS ; 128 P.
ISBN : 978-2-07-014214-9
SORTIE : 29 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN Afrique du Sud

Prises de vue

Dans un roman d'inspiration autobiographique, **Ivan Vladislavic** évoque une jeunesse sud-africaine dans les années 1980.



Double négatif, le dernier roman d'Ivan Vladislavic, né à Pretoria en 1957 et l'un des meilleurs représentants de la littérature sud-africaine actuelle, peut se lire sous de nombreux angles comme une image composée de différents plans et de quantité de détails bord cadre. Un premier coup d'œil renvoie à une fiction d'inspiration autobiographique : les vingt ans d'un garçon de la classe moyenne blanche dans le Johannesburg sous le joug de l'apartheid du début des années 1980. Neville, le jeune narrateur, se cherche : il a abandonné des études de sociologie et de philosophie politique pour se confronter au monde du travail, et est retourné vivre chez ses parents. Flottant, indéterminé, il juge ses « opinions chancelantes » quand il les compare aux engagements des étudiants politisés qu'il a croisés. Pour échapper au service militaire, il décide de s'exiler en Angleterre, y passe dix ans, devient photographe publicitaire avant de rentrer dans son pays et sa ville métamorphosés. Jusque-là, on pourrait penser à J. M. Coetzee et son *Vers l'âge d'homme* transposé vingt ans plus tard. Mais la comparaison est trop

réductrice. Car *Double négatif*, qui est à l'origine la partie romancée d'un livre écrit avec l'artiste photographe sud-africain David Goldblatt, est aussi une réflexion perçante et intemporelle sur les liens entre art et politique, entre formation du regard et construction de soi. La narration en trois époques s'organise autour d'une journée décisive que le jeune homme passe à suivre un ami de la famille, le photographe Saül Auerbach, arpenteur des quartiers noirs de Johannesburg, double fictionnel de Goldblatt. Journée de travail qui part d'un jeu, le « jeu des maisons », dont la règle consiste à choisir d'un promontoire surplombant la ville trois maisons dont Auerbach essaiera de photographier les habitants. Comme *Clés pour Johannesburg* (Zoé, 2009), où l'écrivain redessina le plan de la ville par un récit à multiples perspectives, *Double négatif* ne s'intéresse pas non plus aux vues d'ensemble, mais isole des clichés dont la valeur est aussi métaphorique qu'explicitement documentaire. De cette journée de prises de vue, le narrateur ne tirera ainsi aucune thèse démonstrative mais des leçons instables et plutôt amères.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Ivan Vladislavic
Double négatif
ZOÉ
TRADUIT DE L'ANGLAIS
(AFRIQUE DU SUD) PAR NIDA
ET CHRISTIAN SURBER
TIRAGE : 2 000 EX.
PRIX : 20 EUROS ; 240 P.
ISBN : 978-2-88182-898-0
SORTIE : 22 AOÛT



5 SEPTEMBRE > ROMAN Turquie

Bosphore blues

Traduite pour la première fois en français, la romancière turque Ayfer Tunç brosse un lyrique portrait de femme dont le désir est aux prises avec un système corrompu.



Ayfer Tunç devait passer à Paris pour rencontrer quelques journalistes, mais les événements se sont précipités à Istanbul : l'évacuation de la place Taksim s'est faite de force par la police, il y a eu des arrestations, des gardes à vue

dont celle de sa jeune cousine... La romancière, née en 1964 dans la petite ville d'Adapazari, à l'est de la métropole stambouliote, a annulé sa venue. L'entretien se fera via la Toile et aussi par téléphone. Si *Nuit d'absinthe* est son premier livre traduit en français, elle en a publié plus d'une douzaine dans son pays. Concomitamment paraît chez le même éditeur une de ses nouvelles dans l'anthologie dédiée à des écrivains de Turquie inédits, *Sur les rives du soleil*. Le roman d'Ayfer Tunç, quoique écrit bien avant que ne soit survenu ce « mai 68 turc », aborde un thème tout à fait de saison : la liberté. L'auteure, qui soutient les manifestations anti-Ergodan et qui est même descendue une fois dans la rue, insiste pourtant : *Nuit d'absinthe* n'est pas un roman à thèse. « Mon héroïne n'est pas une féministe dans le sens politique, elle est féministe non parce qu'elle milite, mais du seul fait qu'elle veut exister en tant que



femme. » La narratrice, une femme de 40 ans, rejoint l'homme qu'elle a cessé d'aimer, Ali, et qui l'avait quittée il y a des années. Elle a la tête rasée. Pénitence, remords, expiation ? Défaite, à bout de nerfs, elle est certes encore belle. D'une beauté qu'elle a assumée tel le sceau d'une malédiction mais qu'elle a aussi utilisée comme une arme fatale. Lors de cette longue « nuit d'absinthe », elle confesse à son amant d'antan et passion de toujours neuf ans d'union ratée avec Osman, bellâtre qui prétendait être musicien mais grenouillait dans un milieu d'oisifs corrompus, et ce moment où elle donna le coup de grâce à leur amour. Elle raconte également des meurtrissures d'enfance : la vision de son oncle, le frère aîné de son père qui agonisait alors à l'hôpital, entre les jambes de sa mère... Les humiliations quotidiennes, les sévices moraux de toute sorte, l'influence sordide de « ce fils de pute de Teoman », le jeune frère de son mari, un Tartuffe allié à une puissante famille islamiste, à

tout ça elle décide de mettre un point final. Adieu Osman. Cette nuit d'hiver est la plus froide, elle jette un dernier regard sur ces lieux funestes : « *Je me rendis dans notre chambre à coucher où mon âme a été assassinée, où son sang avait coulé à flots, plus de soixante-dix heures de torture plus tôt, au cours d'une séance de torture qui avait duré toute la nuit.* » Au crime s'ajoute le scandale. Dans sa jeunesse, cette femme désœuvrée avait espéré être actrice et, à défaut de devenir une star, fait sensation dans une revue érotique. Avant de s'enfuir, elle a pris soin d'envoyer des DVD compromettants aux vingt hommes de pouvoir, les types les plus en vue du pays... Ayfer Tunç, scénariste pour la télévision et le cinéma – « *pour l'alimentaire* », précise-t-elle –, ne s'est guère souciee de bâtir une intrigue « efficace ». « *Le scénario répond à une logique des images et appartient au réalisateur, qui reste le maître de l'œuvre, explique l'auteure, le roman, lui, est affaire de langage, de mots.* » Faisant fi de la narration séquentielle, ce portrait de femme en forme de confession envoûte par son rythme de mélodie, avec des accélérations soudaines, violentes, âpres et lyriques. Imprégnée de l'Istanbul contemporaine, une voix turque à découvrir.

S. J. R.

Ayfer Tunç

Nuit d'absinthe

GALAADE

TRADUIT DU TURC

PAR FERDA FIDAN

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 24 EUROS / 768 P.

ISBN : 978-2-35176-252-3

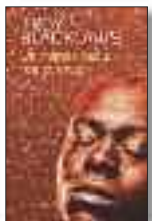
SORTIE : 5 SEPTEMBRE



21 AOÛT > ROMAN Afrique du Sud

La conscience de Jero

Troy Blacklaws déploie avec une grande force poétique les destins croisés d'un jeune étudiant du Cap et d'un immigré clandestin zimbabwéen dans un paysage de violence et de beauté mêlées.



Nelson Mandela sera mort avant que son rêve d'une paisible nation arc-en-ciel se soit accompli. Jude, dit Jerusalem, dit Jero, aurait pourtant pu être le parfait modèle de métissage que voudrait présenter à la face du monde l'Afrique du Sud post-apartheid. Zero Cupido, son père, est « *coloured* » : un Noir, en fait moitié malais, moitié cubain, « *avec une petite goutte de sang hottentot* », « *théoriquement* » musulman mais qui, « *en réalité, [...] adore le porc et le whisky* » ; sa mère, une Blanche dont le père juif autrichien a émigré avant l'arrivée des nazis. Comme le dit lui-même le jeune héros du dernier livre de Troy Blacklaws, *Un monde beau, fou et cruel* : « *Mon sang, c'est un roman d'aventures en direction du sud depuis Malacca, La Havane et Vienne.* » Même un roman

d'amour, n'était cette précision : « *Leur amour s'est éteint depuis longtemps. Si je n'étais là, il y aurait aucune preuve.* » Sa mère a troqué l'amour de son coureur de jupons de mari contre une passion pour les nains de jardin et les feuilletons policiers. Zero, « *mon vieux* », comme le désigne le narrateur, « *passé son temps à polir sa Benz, à palper les seins des putains, à couper des tranches de biltong [viande séchée] de koudou* » ; « *son idée du raffinement : astiquer le canon de son Colt 45 avec un chiffon sale* ». Bref, Jero incarne bien l'Afrique du Sud pluriethnique, mais dans ses dysfonctionnements : issu d'un mariage mixte en décomposition, il est étudiant de littérature au Cap et espère être poète tout en redoutant que les préventions de son père, trafiquant en tous genres, soient justifiées. A quoi servent les livres et leurs mots trop longs ? Dans ce bas monde, ce qu'il faut pour survivre, c'est, primo, avoir quelque chose à vendre, deuzio, savoir marchander. A côté de Zero et de ses hommes liges – Canada Dry, un « *débile de dealer* » ex-taillard, et Dove Bait, « *le Casanova prétentieux des Cape Flat* » à qui le vieux « *a trouvé un docteur pour crocheter le fœtus non désiré de sa pe-*

tite amie avec le rayon tordu d'une roue de bicyclette » –, Jero fait figure de « *moffie* », « tapette » dans l'argot vernaculaire.

Le fiston est envoyé avec de la camelote à refourguer sur le marché d'Hermanus. C'est l'occasion rêvée pour la plume à la fois truculente et poétique de l'auteur de *Karoo boy* (Flammarion, 2006) de dépeindre le petit théâtre du quotidien sud-africain. Au destin de l'aspirant poète, Troy Blacklaws associe celui d'un professeur persécuté par le régime de Mugabe et pris dans les rets du trafic humain comme tant d'autres réfugiés zimbabwéens. Jabulani est l'un de ces nouveaux esclaves dans les champs de ganja. Blacklaws n'oublie pas les moments de grâce dans les interstices d'une vie de misère, mais la beauté ne sauvera pas spécialement le monde, elle est du monde, tout autant que la cruauté et la folie. S. J. R.

Troy Blacklaws

Un monde beau, fou et cruel

FLAMMARION

TRADUIT DE L'ANGLAIS

(AFRIQUE DU SUD)

PAR PIERRE GUGLIEMINA

TIRAGE : 6 500 EX.

PRIX : 19 EUROS / 304 P.

ISBN : 978-2-08-129006-8

SORTIE : 21 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN Etats-Unis

Mère et fille

Laura Kasischke poursuit une œuvre intense et troublante.



Un matin de Noël, Holly Judge se réveille avec le besoin d'écrire, elle qui pourtant a renoncé à la poésie. L'héroïne du nouveau roman de Laura Kasischke est une femme de 33 ans naturellement blonde qui a subi une double mammectomie et ovariectomie. Le quotidien d'Holly vacille. Le toit de sa maison fuit. Le papier peint au motif de marguerites de la salle de bain se décolle. Les CD ont tous été rayés comme au canif. Sans parler de la bosse apparue sur le dos de la main de son mari, Eric. Quelque chose les a suivis depuis la Russie jusqu'à chez eux, se dit-elle. Russie où le couple est naguère parti. En Sibérie, à l'orphelinat de Pokrovovka, on recommandait de porter des colliers d'ail. C'est là qu'ils venaient chercher un bébé, Tatiana, qui signifie reine des fées en russe, et qui a aujourd'hui 15 ans. Tatiana qui tenait déjà à moins de deux ans sa fourchette « *comme un adulte dans un restaurant cinq étoiles* ». Et qui, à quatre ans, lui a demandé qui était sa vraie mère. Holly doit faire face à plusieurs urgences. Thuy, Pearl et Patty se sont décommandées. Mais les

Cox, des amis, ne devraient plus tarder à arriver pour les festivités de saison. Les parents d'Eric, eux, sont déjà à l'aéroport mais vont devoir affronter la tempête de neige. Ajoutons qu'Holly reçoit sur son iPhone, dont la sonnerie est un morceau de Dylan, des appels émanant d'un numéro inconnu. Que Tatiana se montre soudainement irascible et colérique. Que souvenirs et interrogations se bousculent dans sa tête... Depuis *A suspicious river* (Christian Bourgois, 1999, repris au Livre de poche), Laura Kasischke poursuit une œuvre cohérente et forte, où elle fait sans cesse vaciller le quotidien de ses protagonistes. Plus que jamais, l'auteure de *En un monde parfait* (Christian Bourgois, 2010, repris au Livre de Poche) distille dans *Esprit d'hiver* la tension et l'angoisse tout en ménageant le suspense. Et en orchestrant un époustouflant huis clos entre une mère et sa fille dont le lecteur sort passablement remué.

AL. F.

Laura Kasischke

Esprit d'hiver

CHRISTIAN BOURGOIS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR AURELIE TRONCHET

TIRAGE : 25 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 294 P.

ISBN : 978-2-267-02522-4

SORTIE : 22 AOÛT



14 AOÛT > PREMIER ROMAN Etats-Unis

Ce qui ne nous tue pas...

Le génocide rwandais, à travers l'histoire d'un jeune coureur à pied tutsi.



Paru aux Etats-Unis en 2011, *Running the rift* est le premier roman de Naomi Benaron, connue auparavant pour ses nouvelles et ses poèmes. C'est un livre somme, une entreprise à la fois ambitieuse et risquée : elle a voulu, à travers la destinée d'un personnage principal, Nkuba Jean-Patrick, un jeune athlète rwandais tutsi, en passe d'être sélectionné pour les jeux Olympiques lorsque survient la catastrophe, raconter les origines du génocide des Tutsi par les Hutu en 1994. Sur le sujet, on a déjà beaucoup lu, mais la performance de Naomi Benaron consiste à passionner le lecteur sans tomber dans le sensationnalisme ni le pathétique, juste en faisant avancer Jean-Patrick et ses proches : sa famille – son père, enseignant, est mort dans un accident de voiture ; son frère aîné, Roger, le plus lucide de tous, est parti rejoindre les maquisards tutsi clandestins ; la belle Béa, fille d'un journaliste hutu, intègre et future journaliste elle-même, dont il est éperdument amoureux ; son ami Jonathan, le géologue américain, pris au milieu d'une horreur dont il ne soupçonne rien durant longtemps ; ou encore Rutembeza, son coach, un Hutu au comportement énigmatique et ambigu.

Jean-Patrick, au début, ne pense qu'à la course à pied, et à son but : représenter son pays, Tutsi et Hutu réunis, aux JO. Pour ce faire, il consent à tous les sacrifices. Pris en main par Rutembeza, dont les méthodes sont plutôt rudes, il s'entraîne, enchaînant les 800 mètres, sa distance. Mais petit à petit, les événements se précipitent : la situation politique se tend, il est victime de brimades et d'agressions de la part de Hutu fanatiques. Puis il rencontre Béa et son père, très engagés politiquement dans les rangs de l'opposition démocratique au président Habyarimana, qui vont lui ouvrir les yeux. Le jeune champion peut-il renier les siens, continuer sa carrière quand la guerre civile, importée du Burundi voisin, menace de plus en plus ? L'assassinat du président rwandais, en avril 1994, sera la dernière digue à rompre. La suite est connue. Naomi Benaron, qui s'est rendue plusieurs fois au Rwanda dès 2002, y a noué des amitiés et recueilli des témoignages. Elle a réussi un roman humaniste et positif, dont la leçon pourrait être la phrase de Nietzsche : « *Ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts.* » J.-C. P.

Naomi Benaron

Courir sur la faille
10/18

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PASCALE HAAS

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 19,90 EUROS ; 478 P.

ISBN : 978-2-264-05899-7

SORTIE : 14 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN Irlande

Un pont entre deux rives



Transatlantic entrelace les époques et les destins. En 2012, le prologue s'ouvre sur une femme avec enfants dont on ne sait le nom, dans une maison surveillée par des mouettes qui lâchent des huîtres sur le toit. Puis le lecteur se déporte en 1919, juste après que la Grande Guerre a ébranlé le monde. Jack Alcock, 26 ans, est pilote de bombardier, et Teddy Brown, 32 ans, navigateur. Le premier est fou de mécanique, le second a eu la jambe abîmée par une balle ennemie. Les deux hommes ont fait le pari de traverser l'Atlantique d'une traite, avec à bord cent quatre-vingt-dix-sept lettres affranchies au tarif utile. Ils veulent être le premier courrier aérien à relier les deux mondes. Pour cela, il leur faut naviguer « *à l'estime* » à neuf mille pieds au-dessus de l'océan. Affronter la pluie, la neige et le grésil. Avant de s'envoler, Alcock et Brown ont croisé Emily Ehrlich, solide Américaine, une journaliste de l'*Evening Telegram* célèbre pour ses digressions, dont la fille Lottie leur a

ULF ANDERSEN/BELFOND



Colum McCann

préparé des sandwiches. Puis nous voici cette fois à la fin du XIX^e siècle. Frederick Douglass est un ancien esclave noir qui a fui le Maryland à l'âge de 20 ans et qui est devenu homme de lettres.

Invité en Irlande pour donner des conférences et promouvoir l'émancipation universelle, il découvre un « *pays froid et gris sous une coiffe de pluie* », où la famine fait des ravages. En 1998, Colum McCann fait ensuite évoluer le sénateur George Mitchell, jeune père à 64 ans. Lequel quitte New York pour l'Irlande où il prend langue avec une Lottie Ehrlich qui habite un cottage au bord de l'eau. Sans atteindre les hauteurs de *Et que le vaste monde poursuive sa course folle* (Belfond, National Book Award 2009, repris en 10/18), *Transatlantic* prouve une nouvelle fois la maîtrise narrative de Colum McCann. Sa manière très habile de tisser entre elles les intrigues, de parler de l'identité, de la mémoire et de l'Histoire à travers une langue poétique et des personnages bien campés.

AL. F.

Colum McCann

Transatlantic
BELFOND

TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR JEAN-LUC PININGRE

TIRAGE : 50 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 384 P.

ISBN : 978-2-7144-5007-4

SORTIE : 22 AOÛT



29 AOÛT & 4 SEPTEMBRE > **ESSAIS** France

Le désarroi économique

Viviane Forrester et Olivier Pétré-Grenouilleau posent un autre regard sur les marchés financiers.



Que répondre à la souffrance sociale et au constat d'un monde injuste ? En 1996, Viviane Forrester avait choisi la colère. Dans *L'horreur économique* (Fayard), elle faisait le procès de cette discipline apparue au XVIII^e siècle qui a fini par phagocyter toute la société. Elle avait envisagé de donner une suite à son best-seller en 2014. En guise d'entrée en matière, elle rédigea une vingtaine de feuillets, ne sachant pas si la maladie lui laisserait le temps d'écrire la suite. Elle suggéra donc à Olivier Bétourné, le patron du Seuil, de les utiliser pour une préface à la réédition de *L'horreur économique*. C'est ce texte qui est proposé sous le titre *La promesse du pire*. Dans ces quelques pages posthumes aux allures de manifeste, Viviane Forrester pose un diagnostic froid. Des mots choisis pour dire son refus d'un monde qui bascule dans la seule recherche du gain des riches et l'augmentation des pauvres. « *Nous voici à la charnière de deux âges, au point extrême d'une ère proche de basculer dans le néant.* » Que s'est-il passé depuis que la marchandise n'est plus l'objet de l'échange



Viviane Forrester

mais que l'échange est devenu la marchandise ? La réponse, nous la trouvons dans l'essai d'Olivier Pétré-Grenouilleau. L'historien, spécialiste des *Traites négrières* (Gallimard, 2004), explique comment le cynisme s'est emparé de ce capitalisme destiné à l'origine à favoriser les relations entre les hommes. Avant cela, les religions et les philosophes antiques s'étaient toujours méfiés de l'argent, envisagé comme diversion et perversion. Cette plongée dans le passé et la longue durée met en évidence bien des aspects méconnus de la mondialisation et rompt avec les clichés d'un monde irrémédiablement pris dans la convulsion des Bourses. C'est moins la mondialisation

que les mutations du capitalisme qui explique ces dérives d'un marché monétarisé où la liberté des Etats fut peu à peu grignotée par ces monstres financiers, transformant les esclaves d'hier en personnes jetables aujourd'hui. La marchandisation du monde a ainsi débouché sur de nouvelles servitudes plus ou moins volontaires. Olivier Pétré-Grenouilleau explique que, même éthique, le capitalisme ne favorise que l'inégalité. Il ne croit donc pas au retour d'un capitalisme vertueux. Le cynisme s'est installé, durablement. La perte du sens moral si cher aux économistes classiques et la mathématisation toute-puissante du système ont entraîné une transition dont nous ne mesurons pas encore toutes les conséquences. Olivier Pétré-Grenouilleau le répète, « *l'indignation ne suffit pas* ». Il faut aussi comprendre le cheminement pour agir. La souffrance n'est certes pas bonne conseillère, mais elle a un mérite. Tout mettre en œuvre pour la voir disparaître. **LAURENT LEMIRE**

OLIVIER DION

Viviane Forrester

La promesse du pire

SEUIL

TIRAGE : 35 000 EX.
PRIX : 5 EUROS ; 50 P.
ISBN : 978-2-02-109206-6
SORTIE : 29 AOÛT



Olivier Pétré-Grenouilleau

Et le marché devint roi

FLAMMARION

TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 240 P.
ISBN : 978-2-08-129001-3
SORTIE : 4 SEPTEMBRE



4 SEPTEMBRE > **ESSAI** Russie

Back in the USSR

Svetlana Alexievitch explore le malheur russe dans toute sa complexité.



Avant la perestroïka, c'était le monde gris. Depuis, il y a un peu plus de couleurs, mais beaucoup de misère. La conquête de la liberté s'est faite au profit du consumérisme avec son lot de laissés-pour-compte. C'est ce qui ressort des témoignages recueillis dans ce livre stupéfiant où l'on navigue dans l'âme soviétique comme sur une mer démontée.

Depuis quelques décennies, dans ce vaste projet qu'elle a intitulé « les voix de l'utopie », avec des livres comme *Les cercueils de zinc* (10/18, 1992) sur la guerre en Afghanistan ou *La supplication* (Lattès, 1998) consacré à Tchernobyl, Svetlana Alexievitch tente de circonscrire le malheur russe. *La fin de l'homme rouge* et son sous-titre – *le temps du désenchantement* – donnent la mesure de l'ambition : montrer les traces du communisme dans la société d'aujourd'hui. Une idéologie qui fut vécue comme une religion. Malgré les camps, la délation, la torture, les assassinats, certains veulent y voir encore un monde

DRAGAGES SUD



Svetlana Alexievitch

plus juste. La liberté, d'accord, dit une femme, mais « *du bonheur, j'en ai pas plus qu'avant* ». *La fin de l'homme rouge* n'est pas un livre nostalgique. Mais on y regrette les cuisines étriquées dans lesquelles on refaisait le monde à l'abri,

croyait-on, des oreilles du KGB, la lecture des grands classiques russes où l'on recherchait des raisons d'espérer et celle de la *Pravda* qui disait quoi penser.

On saisit vite pourquoi cette enquête journalistique devient littérature. Tout simplement parce que la Russie est littéraire, au quotidien. Même les gens de peu puisent dans cette culture à vif de quoi vous donner le frisson des grands romans d'hier. Voici donc un livre très russe, un mélange de foi et de fascination pour le vide, avec cette drôle d'idée que l'avenir se trouve derrière !

Ce roman vrai, tel un mémorial à l'*homo soviéticus*, nous renvoie au temps où les Beatles chantaient *Back in the USSR* – « *tu ne sais pas combien tu es heureux, mon gars !* » – avec un John Lennon qui disait que la vie, c'est ce qui nous arrive pendant que nous pensons à autre chose... **L. L.**

Svetlana Alexievitch

La fin de l'homme rouge : le temps du désenchantement

ACTES SUD

TRADUIT DU RUSSE
PAR SOPHIE BENECH
TIRAGE : 10 000 EX.
PRIX : 24 EUROS ; 544 P.
ISBN : 978-2-330-02347-8
SORTIE : 4 SEPTEMBRE



4 SEPTEMBRE > CORRESPONDANCE Autriche

Des amis de onze ans

Quand Stefan Zweig et Joseph Roth s'écrivaient, cela faisait des étincelles.



Dans certaines correspondances, on sent la tension monter. C'est le cas ici, entre Stefan Zweig (1881-1942) et Joseph Roth (1894-1939). Au début, pas grand-chose. Une politesse de bon ton. Il est souvent question d'argent, chose assez courante chez les écrivains, surtout chez ceux comme Roth qui n'en ont pas.

Et puis les années filent. Hitler arrive au pouvoir et la conversation prend une autre tournure. Bien sûr on parle encore de littérature, mais lorsqu'on est juif, on pense à autre chose. Deux caractères dissemblables se dessinent. Zweig, le grand bourgeois, le « grantécivain » à succès qui croit encore à la civilisation, et Roth, l'écrit-

ché vif, le saint buveur qui finit alcoolique et miséreux dans un hôtel.

Imaginez Blondin et Montherlant devisant du monde. D'accord sur rien, sauf sur l'essentiel, la littérature. Roth y va de ses emportements sur les « puantes flatulences luthériennes » de l'Allemagne nazie ou de son jugement sur un Thomas Mann qu'il trouve trop tiède : « intellectuelle, il n'est pas à la hauteur de son talent ».

Avec Zweig, c'est différent. Il est son auteur solaire, son bienfaiteur, alors que lui vit rongé par la paranoïa et le vin blanc. Et pourtant, il écrit à son ami, un jour de 1931 : « La vie est tellement plus belle que la littérature ! Je plains la littérature ! C'est une escroquerie ! » Roth s'effondrera sur le pavé parisien, Zweig se suicidera trois ans plus tard au Brésil.

Ce passionnant échange témoigne d'une amitié de onze ans. Roth s'y montre envahissant, tel le copain qui vous tient la jambe et vous envoie

deux lettres par jour, la seconde pour vous dire qu'il a oublié deux lignes dans la première... Toujours pour réclamer de l'argent, dire que ça va mal, que l'écriture est une souffrance. Mais quel style ! Et Zweig, de Londres, d'Antibes ou d'ailleurs, qui répond imperturbable que c'est « une vraie folie de télégraphier à tout bout de champ ».

Pierre Deshusses, le traducteur, parle de « roman de l'exil » pour qualifier cet échange entre deux géants au bord du précipice. Il a raison. Et le lecteur n'a pas le sentiment d'être de trop. Il regrette simplement que cela se soit arrêté si tôt. L.L.

Stefan Zweig
et Joseph Roth

**Correspondance
1927-1938**

RIVAGES

TRADUIT DE L'ALLEMAND

(AUTRICHE) PAR PIERRE

DESHUSSES

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 25 EUROS ; 448 P.

ISBN : 978-2-7436-2594-8

SORTIE : 4 SEPTEMBRE



19 SEPTEMBRE > BD Canada

Mon adolescence avec Playboy

Chester Brown revisite, à la lumière de son étonnant *Vingt-trois prostituées* paru l'an dernier, le livre dans lequel il relatait, vingt ans plus tôt, ses premiers émois sexuels.



Figure éminente de la bande dessinée canadienne avec ses amis Seth et Joe Matt, Chester Brown avait publié *The Playboy* dès 1992 chez Drawn & Quarterly, et en français chez l'éditeur québécois Les 400 coups. L'album à travers lequel il relatait sa fascination précoce pour la pornographie et le sentiment de culpabilité qui l'accompagnait est pourtant passé relativement inaperçu. Sa réédition, moins d'un an après la publication de l'étonnant *Vingt-trois prostituées* (Cornélius), dans lequel l'auteur né en 1960 détaille sur plusieurs années et par le menu, à la manière d'un entomologiste, ses relations personnelles avec autant de péripatéticiennes, lui donne un autre relief. D'autant que Chester Brown l'a en réalité complètement réécrit et redessiné, y ajoutant aussi dix-neuf pages de notes explicatives.

Dans sa nouvelle version, publiée en France en même temps qu'aux Etats-Unis et au Canada, *Le Playboy* reste la chronique détaillée et totalement autobiographique de la découverte de la pornographie, via le mensuel *Playboy*, par un adolescent nord-américain de 15 ans. Superposant simplement deux cases par page, Chester Brown y retrace, avec une honnêteté et une vérité qui forcent l'admiration, son premier achat, le cœur battant, du magazine ; la peur d'être découvert ; sa fascination pour la « playmate » du mois, et sa déception si elle est noire ; ses séances de masturbation ; sa recherche des



moyens de se débarrasser discrètement du magazine après usage ; et puis le renouvellement du processus, encore et encore, avec d'infimes variations qui introduisent un suspense croissant. Mais en revisitant aujourd'hui cette chronique des débuts de sa vie sexuelle, le dessinateur y a ajouté son propre regard d'adulte, se représentant sous la forme d'une petite chauve-souris qui commente, avec le recul de vingt ans, tous les faits et gestes de l'adolescent de Chateauguay, dans la banlieue de Montréal. Il donne

ainsi plus de puissance encore à l'expression de ses doutes et de ses angoisses récurrentes, et à la représentation de cet impressionnant sentiment de culpabilité qui traversera également, bien plus tard, le fameux *Vingt-trois prostituées*.

FABRICE PIAULT

Chester Brown

Le Playboy

CORNÉLIUS

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 24,50 EUROS ; 224 P. ;

N & B

ISBN : 978-2-36081-057-4

SORTIE : 19 SEPTEMBRE



CHESTER BROWN/CORNÉLIUS